

Érythréen·ne·s débouté·e·s de l'asile : l'impact de l'aide d'urgence sur la santé. Témoignages

KEVIN MORISOD, NICOLAS DE COULON ET JOSIANE PRALONG

« Je suis très stressé. J'ai des grosses difficultés à m'endormir. La vie que j'ai vécue se résume en noir et blanc. En arrivant en Europe, je pensais que les choses allaient changer mais en cours de chemin tout est devenu plus noir. C'est la partie la plus difficile. Je te donne un exemple, des personnes se sont suicidées en se jetant sous le train. Je connais des femmes qui sont entrées dans la prostitution. Je ne suis pas à ce niveau de mal-être mais j'y suis tout près. J'ai manifesté à Berne et cela n'a rien changé. »¹

Entre 2014 et 2016, plusieurs milliers de personnes érythréennes ont déposé une demande d'asile en Suisse, fuyant pour la plupart le service militaire obligatoire et de durée indéterminée et l'oppression du régime totalitaire en place depuis l'indépendance du pays en 1993. Dès 2017, le Secrétariat d'État aux migrations (SEM) en charge d'administrer les procédures d'asile a commencé à rendre de plus en plus de réponses négatives à ces demandes d'asile, arguant notamment que le motif de la désertion du service militaire – pourtant reconnu comme de la servitude institutionnelle par les envoyés spéciaux des Nations Unis – n'était pas suffisant pour justifier le droit à un statut de réfugiés. Devenant illégales en Suisse, ces personnes déboutées n'avaient plus droit qu'à l'aide d'urgence.

Dans ce contexte, nous avons voulu connaître la situation de ces personnes en Suisse, leur vécu et ressenti de leur vie à l'aide d'urgence, ce que signifiait pour elles un retour en Érythrée et quel impact avait l'aide d'urgence sur leur santé physique et mentale.

Nous avons ainsi réalisé 8 entretiens avec des personnes érythréennes de 26 à 43 ans (6 hommes et 2 femmes), célibataires, mariées avec ou sans enfant et toutes à l'aide d'urgence. Lors de chaque entretien un interprète communautaire était présent. Certaines personnes ont préféré s'exprimer en français, d'autres dans la langue nationale érythréenne : le Tigrinya. Afin de retranscrire le plus fidèlement leur propos, nous avons enregistré ces entretiens avec leur consentement et les avons par la suite retranscrits sous forme de verbatim. À noter finalement que pour faciliter la lecture, nous nous sommes permis certaines reformulations mineures des propos recueillis tout en veillant à y conserver le même sens.

Ces témoignages avaient pour objectifs de donner la parole à ces personnes marginalisées par notre système d'asile, de mieux comprendre leur quotidien et de leur rendre un peu de leur humanité perdue.

¹ L'ensemble des citations sont issues de témoignages recueillis auprès d'Érythréen·ne·s débouté·e·s en 2020 par Valérie Manera Damone et Kevin Morisod

Tout d'abord, les réponses négatives se traduisaient par l'absence de statut légal en Suisse (le fameux « papier blanc ») et l'interdiction d'exercer toute activité lucrative et de poursuivre une formation duale. Autrement dit, les personnes concernées sont placées à l'aide d'urgence décrite très négativement par les personnes que nous avons interviewées

« L'aide d'urgence veut dire que tu n'as pas le droit de travailler, tu n'as pas le droit de suivre des cours de français. Si tu vis dans un foyer de l'EVAM², tu ne reçois pas d'argent, tu es nourri par des bons Caritas. Si tu vis dans un studio, tu reçois Fr. 9.55 par jour pour te nourrir, te vêtir. Si tu travailles dans un programme d'occupation, l'EVAM te paie les transports mais si tu n'es pas dans un programme, tu n'as pas de ticket de transport. Tu ne peux pas bouger de ton lieu où tu habites. »

« L'aide d'urgence est une prison. On ne voit pas notre futur. On voit des personnes à l'aide d'urgence qui se font mal à elles-mêmes. La police doit parfois venir. Ils se blessent eux-mêmes. J'ai vu cela en arrivant à Vevey³ et je me dis que bientôt je ferai comme eux car cela fait tellement longtemps. Ces personnes sont là depuis 6, 7 ans, 10 ans. »

« En résumé, c'est survivre. Je suis un survivant. Je n'ai rien d'autre à dire. »

Parfois, certaines personnes avaient fait d'importants efforts d'intégration et commencé des formations. Mais la décision négative a brutalement douché leurs espoirs d'un avenir en Suisse, comme en témoigne -en français lors de l'interview- ce jeune homme de 26 ans qui a réalisé neuf stages d'électricien pour tenter d'obtenir une place d'apprentissage.

« Quand j'ai reçu la 2^{ème} réponse négative⁴, j'étais en stage. Je n'avais pas pu ouvrir ma boîte aux lettres. On a fini toutes les choses avec le chef qui était avec moi cette semaine-là et il m'a dit qu'on va signer le contrat, même avec le permis N⁵. Et après, quand je suis rentré chez moi, j'ai trouvé la réponse. Alors tout est fini là. Tout a changé, surtout au niveau de l'esprit. J'étais toujours prêt à essayer, mais quand même ; ça n'a pas fonctionné. »

Les autorités suisses justifient les conditions de vie à l'aide d'urgence comme étant un incitatif pour les personnes concernées à quitter la Suisse et retourner dans leur pays d'origine. A noter d'ailleurs que la Suisse n'a pas d'accord de réadmission avec l'Érythrée et ne peut donc organiser de vols spéciaux (renvois forcés) vers ce pays. Seul des départs volontaires sont donc possibles.

Pourtant, les personnes interviewées étaient unanimes sur ce que signifiaient pour elles un retour en Érythrée : « La prison et la mort » ou « La prison pour une durée indéterminée. ». Certaines d'entre elle détaillent.

² Établissement Vaudois d'Accueil des Migrants

³ Un des foyers d'aide d'urgence du canton de Vaud

⁴ Suite à une première décision négative du SEM, les requérant-e-s d'asile ont la possibilité de faire recours. La décision finale entre donc en force après une 2^{ème} décision négative.

⁵ Permis attribué à toute personne demandeuse d'asile dont la procédure est en cours

« Premièrement, je ne suis pas sorti légalement de l'Érythrée donc je serai probablement emprisonné pour une durée indéterminée. Si un jour, je sortirai de prison, je serai forcé à retourner au service militaire ce qui est la même chose que la prison. Je ne serai jamais libre ou indépendant en Érythrée. »

« C'est une situation dangereuse de retourner en Érythrée. J'étais un militaire. Quitter le service militaire sans permission est puni jusqu'à la mort. Ça peut être prison à vie. Des choses que je ne peux pas imaginer. »

« Aucun érythréen ne déteste son pays mais j'ai tout quitté pour venir en Suisse. La situation actuelle en Érythrée est pire qu'ici. Même sous colonisation italienne ou pendant le conflit avec l'Éthiopie, la situation n'était pas si catastrophique. Je ne peux pas imaginer ce qui m'arriverait si je devais retourner là-bas. »

« C'est pire pour moi. Pourquoi aurais-je quitté ma famille et mon pays pour faire tout ce voyage s'il n'y avait pas de risque ? Tu vas au service militaire et tu ne sais jamais quand celui-ci finit. Mon père est toujours dans l'armée. Cela fait 25 ans qu'il y est. Ma petite sœur est également dans l'armée. Moi aussi, j'étais à l'armée. Comme je suis sorti illégalement du pays, je serai mis en prison pour je ne sais pas combien de temps. »

« C'est dur vraiment. Je serai mis en prison tout de suite car je suis sorti illégalement. Je suis sûr d'aller en prison et cela peut durer toute ma vie. Je peux rester emprisonné toute ma vie. »

Par conséquent, il est fort à parier que la plupart des personnes érythréennes à l'aide d'urgence restera à long terme en Suisse et nous devrions nous poser la question de l'impact de l'aide d'urgence sur leur santé physique et mentale. Leurs témoignages sont en effet inquiétants et révèlent des situations particulièrement préoccupantes qui devraient interpeller nos autorités. En particulier, ces personnes relatent d'importants troubles du sommeil et de stress.

« J'ai des difficultés à m'endormir. J'ai vu des médecins au CHUV pour essayer d'arrêter de fumer, étant asthmatique mais je n'arrive pas à arrêter. Je suis beaucoup trop stressé pour arriver à arrêter. Même en étant suivi médicalement, je n'ai pas vu de changement. »

« Je n'arrive pas à dormir et à manger. J'ai beaucoup de soucis, ça tourne dans ma tête. Je ne sais pas combien de temps cela va durer. Cela fait 6 ans que cela dure, je suis arrivé le 30 mai 2014 en Suisse. Ma situation est horrible. J'essaie de garder un peu d'espoir pour le futur mais il y a des jours qui vont et des jours pas du tout. Mon moral monte et descend toujours. Je suis très stressé. Je me sens triste et abattu. Je me dis pourquoi tout cela arrive ? j'ai l'impression que mon cœur est brûlé. »

« J'oublie trop. J'ai des difficultés à dormir. Je dors 5 minutes et je fais des cauchemars, je me réveille. Ça se passe comme ça. Quand j'étais à l'armée, même qu'il y avait la guerre à côté de moi, je dormais. J'avais l'espoir qu'il y avait une humanité, d'être traité comme une personne normale. Quand j'étais en Italie, j'avais l'espoir que j'étais dans une meilleure situation que chez moi. Mais moralement, c'est devenu un peu pire »

« Avant j'avais l'espoir, maintenant plus. Je me demande toujours comment cette journée va finir et demain comment ça va aller. Je n'ai pas de programme. Je ne dis pas je vais faire comme ça, comme ça, comme ça parce que je n'ai pas le droit de faire de programme. J'ai beaucoup de stress. C'est pour ça que j'ai demandé de l'aide à l'infirmière de l'EVAM, voilà. Je m'énerve facilement surtout, ce qui est nouveau pour moi. J'étais, comment dire, rigolo, mais maintenant je suis plus nerveux.»

« Je dors grâce à des médicaments. Sans médicaments, je n'arrive pas à dormir. »

« Cela prend du temps pour m'endormir. Je peux passer des heures à réfléchir sans pouvoir m'endormir. »

« Je suis stressé mais pas au point de me sentir fou mais cela n'est vraiment pas facile. »

« Je ne me sens pas bien. Je ne suis pas tranquille. Je me sens en prison et je pense toujours à mal. Je me sens stressé... tout tout tout. Je prends des médicaments pour dormir. J'essaie de bouger un peu pour garder la forme. Je me sens seul. »

Tout au long de ces témoignages ressortait également un fort sentiment d'injustice et d'incompréhension.

« Surtout, ce que je ne comprends pas : ok, pas de souci, on est à l'aide d'urgence, mais on est capable. Pourquoi notre capacité, elle est foutue en l'air ? Pourquoi on ne peut rien faire ? Pourquoi ? C'est injuste ! Même pour le canton, ce n'est pas juste. Pour moi, si je peux travailler, je dois travailler. J'ai des capacités, j'ai fait des examens, le basic check, avec des bonnes notes. A l'aide d'urgence, je suis allé à la cellule d'orientation de l'EVAM, ils m'ont dit de faire auxiliaire de santé mais avec la pandémie ce n'est plus possible. »

« Je suis érythréen. Le problème est le même pour tous les Érythréens. Nous avons tous fait le voyage en bateau et traverser le désert pour fuir la même situation. Ce qui est très dur pour moi, c'est que certains ont obtenu le permis, ont le droit d'aller aux cours de français et moi je n'ai pas le droit. C'est très dur. J'aimerais apprendre le français. J'aimerais m'intégrer. Sans droit de travail et sans droit d'apprendre le français, je suis bloqué. Je ne comprends pas pourquoi certains ont obtenu le permis et d'autres pas, il y a un problème. On vient du même pays et avons connu la même situation. C'est injuste. Ce n'est pas normal. Pendant 6 ans, je n'ai eu droit qu'à des programmes d'occupation et ne peux pas me former. Je gagne Fr. 300.- par mois mais l'argent n'est pas important, je fais des expériences et je me dis que je pourrai



mettre ces expériences dans un CV pour mon futur. J'espère que cela aidera à m'accepter aussi. J'aimerais que les suisses voient que je suis motivé à travailler et à m'intégrer. »

« Ce que j'ai besoin, c'est avoir le droit de travailler. Quelqu'un qui est capable, qui veut, qui peut, il doit avoir autorisation de travailler »

Ce sentiment d'injustice profond peut même se traduire par un ressentiment certain vis-à-vis des autorités.

« J'espère que les personnes qui se sont occupés de mon dossier attraperont le coronavirus et en mourront. Cela ressemble au loto, un dossier oui, un dossier non, peu importe la souffrance des hommes. Pourquoi est-ce que j'aurai fui mon pays et me serai caché si j'étais bien en Érythrée ? Ce mensonge de dire que j'ai dit que j'étais un passeur est terrible. Personne ne dirait jamais une chose pareille. Dans la deuxième décision négative, le SEM dit que la situation entre l'Érythrée et l'Éthiopie est résolue mais là n'est pas le problème. J'étais depuis 7 ans à l'armée de force en tant que soldat. »

« Je suis à l'aide d'urgence car le SEM n'a pas accepté ma demande d'asile. Le SEM ne cherche pas à aider les gens, mais à bloquer les gens »

L'impasse actuelle générée par la politique d'asile suisse n'est ni éthique ni rationnelle. D'une part, les autorités d'asile suisse se permettent de briser des destins déjà fragilisés en supprimant la dernière branche à laquelle ces personnes s'accrochaient : l'espoir. D'autre part, le système d'asile crée de toute pièce un problème socio-sanitaire dont les Cantons devront payer les conséquences humaines et financières, alors qu'il pourrait profiter d'une main d'œuvre jeune prête à travailler dans des domaines souvent délaissés par les citoyennes et citoyens suisses car peu valorisés et bénéficié ainsi des retombées économiques d'une intégration réussies.

L'état de santé physique, mental et social de ces personnes dépendra donc avant tout, non pas de leur accès au système de santé ou à des médicaments pour la gestion du stress ou le sommeil, mais bien par une révision de leur statut légal. Autrement dit, notre action en tant que professionnel·le de santé ne devra pas se limiter à un rôle de soignant, mais également à celui de lanceur·euse d'alerte auprès de nos autorités.

« Toutes les portes vont s'ouvrir si une petite porte s'ouvre. Cette porte, c'est le permis. Avec un permis, tout est possible. Pour l'instant, je suis dans un cercle et n'arrive pas en sortir. »

Annexe : quelques citations extraites des entretiens

Auriez-vous rajouter quelque chose ?

« J'arrive à parler de mes problèmes. Je connais des personnes qui n'arrivent pas à parler. Ils sont complètement fermés, ils sont totalement bloqués mentalement. Ils n'arrivent même pas à pleurer. Il faut que la population suisse comprenne notre problème. Cela m'aiderait aussi à survivre. Je connais même des personnes qui se sont suicidées ayant connu la même situation. Ces personnes vivaient aux Pays-Bas et en Angleterre. Ces personnes étaient complètement bloquées et n'arrivaient plus à avoir un quelconque espoir. »

« Il faut que les gens me comprennent. En Érythrée, la situation reste et restera dangereuse pour moi. Je ne peux pas rentrer car je suis en danger. Je ne suis pas confiant dans un Etat meilleur. La situation ne s'améliorera pas..... Je n'arrive pas à dire autre chose, je suis bloqué. »

« J'avais pas préparé pour l'entretien. J'avais des idées, mais avec situation que j'oublie trop, je n'ai rien à dire de plus. »

Que direz-vous à un responsable du SEM ou SPOP ?

« La décision que vous avez prise est pas juste. J'étais érythréen, prof. J'étais au service militaire, mais je n'ai pas de preuve de papier. En Érythrée, on n'en a pas. Je leur dirai, vous avez mal décidé. » « Depuis le début quand j'ai fait l'entretien, par exemple, toi, tu m'as accueilli, dit bonjour, enchanté, échangé le nom, mais lui là-bas, il m'a demandé le nom et m'a dit entrez et il a répondu au téléphone. Il a parlé en arabe. Depuis ce mauvais traitement de ne même pas dire bonjour, ça a changé mon visage et les réponses sont devenues plus « évitantes ». »

« Ce qui nous aide, ce n'est pas le changement, mais si on trouve une personne qui nous écoute, qui nous traite bien, c'est quand même une bonne chose qui donne l'espoir. Même j'espère que ça peut changer. C'est ce qui donne encouragement. Je vais penser à bonne chose maintenant. Est-ce qu'elles vont réussir ? Elles vont réussir. Ça peut être positif, ça peut être négatif, mais pour le moment on va voir la situation et on va penser positivement. Ça donne du courage de parler avec quelqu'un. Donc c'est tout. »

« On a déjà une histoire des gens qui sont rentrés en Érythrée en 2012. Qu'est-ce qu'ils ont trouvé en Érythrée ? Ils sont allés directement dans un camp et y sont resté quelques mois. Pour moi, pour savoir demain, on doit regarder hier, c'est l'histoire qui tourne »

« Ce que je pense ce qui va m'arriver, c'est la prison, c'est sûr. C'est quelque chose que je ne peux pas penser. »